

Prédication sur Actes 4, 32-37 – pasteure Céline Sauvage – 14 juin 2020 –
dynamique Mulhousienne

32La multitude des croyants était parfaitement unie, de cœur et d'âme.

Aucun d'eux ne disait que ses biens étaient à lui seul, mais ils mettaient en commun tout ce qu'ils avaient.

33C'est avec une grande puissance que les apôtres rendaient témoignage à la résurrection du Seigneur Jésus et Dieu leur accordait à tous d'abondantes bénédictions.

34Personne parmi eux ne manquait du nécessaire. En effet, tous ceux qui possédaient des terrains ou des maisons les vendaient, apportaient la somme produite par cette vente 35et la remettaient aux apôtres ; on distribuait ensuite l'argent à chacun selon ses besoins.

36Joseph, un lévite né à Chypre, que les apôtres surnommaient Barnabas, ce qui veut dire "celui qui console", 37vendit un champ qu'il possédait, apporta l'argent et le remit aux apôtres.

Soeurs et frères,

Qui n'a pas été déçu de l'Eglise une fois dans sa vie ?

Mais si je vous laisse réfléchir trop longtemps, vous allez évoquer un pasteur qui vous as énérvé, une mésentente avec un paroissien, une décision incomprise à propos d'un rite... ?

Nous pouvons toujours trouver des sources de déceptions autour de nous, il suffit de s'interroger sur ce que nous voulons et ce que nous vivons et étrangement, il y a toujours un écart entre les deux...à qui la faute ? à nos idées, nos envies ? à l'autre qui n'y répond pas ? là encore, deux choix, en vouloir à soi-même ou à l'autre...

Mais, attendez, nous sommes en Eglise ! Nous annonçons le pardon, l'amour, la joie et je viens vous poser des questions sur vos déceptions, vos jalousies, vos plaintes...honte à moi, je dois méconnaître l'Evangile ! Mea culpa ! Soyons parfaits et cachons tout le reste derrière nous ! ou plaignons-nous mais ne faisons que cela ! quelqu'un aura bien pitié de nous un jour !

Mes amis, nous avons oublié quelque chose en chemin, nos déceptions nous viennent de nos comportements humains, les nôtres et ceux des autres, mais aussi parce que nous confondons souvent paroisse et Eglise, la communauté concrète faite d'humains tous pécheurs et pardonnés, et l'Eglise du Christ, cette communauté qui nous relie aux chrétiens de tous les temps et de tous les lieux, une communauté spirituelle. Le petit souci est que notre communauté concrète est appelée à être à l'image de la

communauté spirituelle...cela me rappelle étrangement la création de l'homme de la femme dans la genèse : *Dieu créa l'être humain comme une image de lui-même ; il le créa à l'image de Dieu, il les créa homme et femme.*

Mais aussi, croyant et pratiquant que nous sommes, nous savons tous que ce chemin pour être à l'image de Dieu est long...et parfois, nous nous essouffons sur cette route de la sainteté, nous nous arrêtons en chemin à la borne plainte ou à celle de l'indifférence, ou encore à celle de la colère...Nous nous y arrêtons bien souvent non pas par faiblesse, mais par manque de lien avec l'Esprit de Dieu qui nous guide sans cesse sur ce chemin...si nous lui laissons de l'espace et du temps !

Mais revenons à notre question maintenant : qu'est-ce qui vous déçoit dans votre Eglise ? et peut-être que la question serait plus honnête si je vous disais : qu'est-ce qui vous déçoit dans votre paroisse ?

Ce qui nous déçoit le plus est bien cet écart entre ce que nous imaginerions dans l'idéal et la réalité...

Alors à l'écoute du texte d'aujourd'hui, nous pourrions nous plaindre de ne plus être dans ce partage des biens comme dans la première Eglise, nous pourrions fustiger tout cet argent dépensé à entretenir nos bâtiments et non à aider les personnes, nous pourrions nous énerver devant le manque de solidarité à l'intérieur même de la communauté, mais, nous pourrions aussi nous rappeler que ce partage tel qu'il a été décrit dans les actes des apôtres est à priori presque une exception historique, il a peut-être bien été une réalité dans certaines communautés mais pour peu de temps, et pas pratiqué par tous comme en témoigne celui que l'on cite en exemple. Je ne crois pas que cela doive nous décevoir pour autant, mais plutôt nous amener à nous interroger sur ce qu'est l'Eglise pour nous : un lieu idéal où toutes les réalités humaines négatives sont gommées presque par magie ? un lieu où s'investir comme humain créé à l'image de Dieu et prêt à cheminer avec les autres dans la foi en Christ ?

Cette tension entre la réalité et nos idéaux s'est posée aussi dès le début du protestantisme. La division de Luther avec l'Eglise catholique vient précisément de cet écart entre la réalité de l'époque, l'abus des indulgences et l'idéal prôné par les écritures saintes que voulait remettre au centre ce moine perfectionniste.

Si Luther a réagi contre quelque chose, Jean Calvin, un peu plus tard, a pris le temps de s'interroger sur ce qu'est être Eglise et il va reprendre une distinction fondamentale déjà posée par ces prédécesseurs et encore valable pour nous encore aujourd'hui : l'Eglise visible et l'Eglise invisible.

André Birmelé, professeur de théologie, la décrit ainsi : « L'Eglise invisible est l'Eglise des élus alors que l'Eglise visible compte aussi en son sein des hypocrites...L'Eglise confessée dans le symbole de foi est en effet l'Eglise invisible que Dieu seul connaît et qui regroupe tous les croyants de tous les temps et de tous les lieux...Dieu s'est lié à cette église visible, en elle et à travers elle nous avons part à l'Eglise invisible de Dieu. Toute expression visible de l'Eglise une du Christ a une dimension pécheresse.

Elle l'est certes à cause de la présence des hypocrites mais les véritables croyants sont tous pécheurs et constituent néanmoins l'Eglise de Dieu » p. 342-343 in l'horizon de la grâce.

Et Calvin lui-même précise que Paul connaît les dérives de ses communautés mais les considère comme Eglise quand même : « afin que nous ne cherchions point une Eglise n'ayant aucune ride ni tache, ou que nous ne rejetions incontinent et dépouillons de ce titre toute compagnie en laquelle toutes choses ne seraient point à notre souhait »

Le constat est donc assez simple face à nos déceptions, nous rêvons de l'Eglise invisible et nous pensons qu'elle doit être dans l'Eglise visible, mais c'est oublier la dimension pécheresse en nous... autrement dit, plus individuellement, chacun se trouve parfait ou pense que son idéal est la perfection, et nous voulons que cette perfection s'incarne dans le réel, et si ce n'est pas le cas, nous sommes profondément déçus...

La première des étapes que nous fait découvrir cette distinction est non pas le constat d'un idéal que nous ne pensons jamais atteignable mais bien la gratitude pour cette Eglise invisible, qui nous relie au-delà des siècles, des lieux et même des confessions religieuses. L'Eglise invisible est l'Eglise du Christ, elle est entre les mains de Dieu et non entre les nôtres imparfaites et je crois que nous en avons un avant-goût quand nous nous réunissons entre chrétiens de toutes confessions et prenons le temps de prier ou de dialoguer ensemble sur notre foi.

La deuxième étape est d'accepter notre imperfection, notre côté pécheur, et là vous pouvez être légitimement déçus des pasteurs modernes... notre théologie a quasiment occulté le péché pour ne pas retomber dans une crainte de Dieu qui paralyse chacun... mais la réalité est que nos institutions humaines comme notre être sont pécheurs, nous avons la tentation sans cesse de nous éloigner de Dieu, dans la réalité comme dans nos idéaux d'ailleurs et ce n'est pas condamnable, mais au moins à distinguer, à admettre.

Quand nous sommes déçus de notre pasteur, de notre communauté, de nos amis paroissiens, c'est que nous attendons tellement d'eux ! Eux comme nous-mêmes ne sommes pas des êtres et des chrétiens parfaits. Au lieu de cultiver ce sentiment de déception, de l'exacerber par la plainte, nous pouvons faire le choix de distinguer ensemble les valeurs importantes que nous voulons tous vivre dans notre communauté, nous pouvons reprendre le chemin du dialogue, de la relation et non de l'invective stérile. Car croire en son idéal, c'est aussi s'éloigner des autres toujours plus. Croire en Dieu, au contraire, c'est se rapprocher sans cesse de l'autre, de Dieu et des autres.

Pour arriver à ce dialogue, notre passage biblique nous livre une méthode toute simple dès le premier verset : *32 La multitude des croyants était parfaitement unie, de cœur et d'âme.* Pour être unis tous ensemble, il est bon que chacun soit déjà uni de

cœur et d'âme, c'est-à-dire dans sa volonté, dans ses émotions, dans ses pensées...c'est énorme déjà mais c'est bien le point de départ.

Et où notre volonté, nos émotions et nos pensées peuvent se rejoindre ? En Dieu ! dans sa Parole qui nous lie ! Dans la prière qui nous rassemble ! dans la solidarité qui met nos paroles en actes !

Être unis de cœur et d'âme c'est cultiver notre vie spirituelle personnellement et en communauté. Qui n'a pas déjà été surpris dans un groupe d'étude biblique quand un participant livre un œil nouveau sur un texte car il l'a déjà médité personnellement ? Nous nous enrichissons sans cesse de la vie spirituelle des autres, et celle des pasteurs n'est de loin pas supérieure aux autres. Chaque vie spirituelle dans notre communauté a du poids face aux autres, l'importance n'est pas les mots que nous employons, les auteurs que nous connaissons, mais la sincérité de notre démarche envers Dieu et elle ressort toujours dans la manière que nous avons de partager ce qui nous tient à cœur.

Mais cette vie spirituelle individuelle et collective ne suffit pas, notre passage d'aujourd'hui nous rappelle bien que notre foi ne peut faire l'économie d'un rapport à l'argent. L'argent, c'est le concret de nos vies, encore plus en ce moment où de nombreux pays dont le nôtre sont au cœur d'une crise économique.

Jésus le mentionnait souvent : vous ne pouvez servir Dieu et Mamon, ou encore en langage moderne, vous ne pouvez servir Dieu ou l'argent...si l'argent devient un but, une fin en soi, et non plus un faible moyen, vous vous éloignez inexorablement de Dieu.

La question n'est donc pas forcément de ressembler trait pour trait aux premières communautés chrétiennes et à ce communisme d'amour comme l'appelait Troeltsch. Ce serait retomber dans l'ornière d'un idéal inatteignable mais bien à s'interroger dans nos communautés sur notre rapport à l'argent.

Vous me direz que nos paroisses en manquent mais que vous ne souhaitez pas forcément donner pour entretenir du bâtiment, vous me direz que vous ne savez pas où l'argent va...mais alors pourquoi donner bien plus facilement à la ligue contre le cancer qu'à la paroisse ? parce que la ligue investit pour l'humain et nous investissons dans la pierre. Je ne veux pas forcément faire culte dans le jardin tous les dimanches, mais nous devons bien admettre que nos budgets paroissiaux sont gangrénés par l'entretien de nos nombreux bâtiments, indispensable pour vivre notre foi communautaire, mais ne sont-ils pas trop nombreux et trop vastes pour le peu d'humains qui y viennent encore ? L'idéal dans nos budgets paroissiaux est devenu le solde 0 pour éviter les soldes négatifs. Nos budgets sont solidaires avec notre union d'Eglise, avec la mission, mais où en est notre solidarité locale ? Bien souvent, elle est quasi absente de nos budgets car nous tentons de survivre financièrement sans rien lâcher de nos pierres...

Notre foi chrétienne nous le rappelle cette première communauté est appelée à se rendre visible dans notre rapport à l'argent, que ce soit individuellement ou collectivement. Dans notre passage, il est intéressant de noter que ce n'était pas forcément un partage complet des biens mais apparemment ceux qui avaient du surplus par rapport à leurs besoins vendaient un bout de terre ou autre pour que d'autres voient leurs besoins vitaux comblés. C'est un communisme d'amour dans le sens où ce n'était pas une égalité stricte qui était demandée entre chacun, mais une égalité dans les besoins. Ce qui est proposé est finalement une caisse d'entraide alimentée par les surplus des plus favorisés. Ce système était encore courant jusqu'à il y a peu dans nos paroisses, je pense à la paroisse de Colmar avec son association d'entraide et l'association espoir ou encore du côté des catholiques bien organisés avec saint Vincent de Paul ou Caritas. Toutes ces entraides viennent en aide à ceux qui en ont grandement besoins à l'extérieur, mais j'ai aussi remarqué que des paroissiens qui en auraient eu besoin refusaient de demander de l'aide de peur d'être jugé, reconnu...la solidarité dans nos paroisses est devenue finalement difficile, à cause du sentiment de honte des bénéficiaires. C'est vraiment dommage car à l'époque des premiers chrétiens, cette solidarité entre paroissiens paraissait naturelle d'après le texte, les plus aisés aidaient les plus démunis par le biais de l'Eglise.

Ce lien entre argent et foi est bien à prendre au sérieux, notre rapport à l'argent témoigne aussi de notre vie spirituelle, de l'importance de la foi dans nos vies.

J'ai rencontré de nombreux couples pastoraux qui avaient parfois très peu d'argent en termes de salaires, je parle bien sur hors départements concordataires mais chez qui nous avons le sentiment extérieur qu'ils avaient tout ce dont on peut avoir besoin. Avant le nouveau mouvement écologique de la sobriété heureuse, les communautés chrétiennes en étaient les modèles les plus courant. La sobriété heureuse est finalement normalement dans l'ADN de nos communautés chrétiennes, si nous nous donnons en paroisse et dans nos familles, le temps de regarder en face, sans honte, sans culpabilité, notre rapport à l'argent.

Martin Kopp, docteur en théologie protestante qui a justement travaillé sur cette décroissance économique et écologique en lien avec nos récits bibliques précise ceci :

« Nous, chrétiens, avons un discours sur le monde, sur la nature, une certaine hiérarchie des valeurs. La décroissance nous bouscule, au sens où elle nous pousse ... à retrouver une éthique de la simplicité et du souci pour les plus pauvres. Redécouvrir, car il s'agit de repartir à la conquête de la richesse de notre histoire, de nos sources... Les écritures contiennent des discours radicaux sur la richesse.

Au fond, la position chrétienne sur les biens et l'argent invite à s'attaquer à la colonne vertébrale de l'économie. Elle ne formule pas un rejet absolu de la possession ou d'une certaine abondance Mais elle pose des limites : le sabbat dans l'Ancien Testament, la modération quand Dieu donne la manne au désert (on ne prend que ce dont on a besoin)...L'empire de la richesse donne aussi lieu au seul événement rapporté dans les évangiles où Jésus se montre violent, et ce vis-à-vis des marchands du temple.

Cette éthique de la simplicité, du rapport aux pauvres à laquelle invite Jésus, va à l'extrême opposé de notre imaginaire social consumériste ».

Entrer dans cette simplicité joyeuse revendiquée par Martin Kopp en prenant appui sur la radicalité de l'Évangile, c'est donc bien être solidaire financièrement mais aussi écologiquement, car c'est bien ce que démontre la thèse de Martin : les deux domaines sont intrinsèquement liés. Nous sommes invités en communauté et individuellement à une sobriété économique et écologique.

Enfin, je vous ai parlé de sobriété, de simplicité mais ce passage nous parle aussi quelque part de liberté.

Jurgen Moltmann, théologien allemand protestant, dans son essai sur la joie d'être libre nous parle de la société qui se croit libre de tout, de tous ceux pour qui la liberté est une réalité : les gens doués et arrivés, les biens portants et les cultivés. Mais dans cette société de liberté, il existe une autre forme de ségrégation : celle qui met les enfants de côté, les personnes âgées, les malades à l'hôpital, chacun à sa place et le monde peut tourner, surtout économiquement. Il nous rappelle alors que la liberté de la foi et de l'amour des chrétiens peut précisément se consacrer à tous ceux que la société de croissance délaisse. Il nous fait remarquer que nous reproduisons dans nos loisirs ce que nous sommes au travail, les intellectuels vont lire des livres pour se détendre, le pragmatique va s'occuper de sa voiture, de sa maison...ce n'est pas une vérité absolue, il y a bien sûr des exceptions, mais cela peut nous interroger. Moltmann invite nos communautés chrétiennes à être justement des lieux où ces déterminismes sociaux sont bouleversés, à être « des champs d'expérimentations du royaume de la liberté au milieu du royaume de la nécessité ». Il invite nos temps de culte à être un temps de « spontanéité nouvelle et non plus un lieu d'inhibition, d'embarras et de recherche de dignité ». Certes il a écrit cela en 1971...vous me direz, on a déjà bien avancé sur le sujet, je vous dirais oui et non...car combien de fois je n'entends pas : c'était tellement bien du temps du pasteur Gottenkienne à Illzach...pour rappel c'était de 1939 à 1958...Ne changeons pas nos cantiques ! Ne changeons pas les coussins de l'Église ! Ne changeons pas ce qui se faisait à l'époque...sauf que l'époque a changé, qu'en 1958, c'était plus de 30 ans avant ma naissance alors la question est bien aujourd'hui : comment vivre tous ensemble en communauté chrétienne, jeunes et vieux, riches ou pauvres, intellectuel ou pragmatique, blanc ou noir ? Finalement comment vivre avec toutes nos différences ?

S'il y a bien un lieu où les différences devraient être vues comme une richesse c'est bien l'Église de Jésus-Christ, de celui qui se faisait tout à tous, comme le disait si bien l'apôtre Paul.

Frères et sœurs, si vous êtes déçus de votre paroisse, de votre Église, interrogez-vous sur ce que vous souhaiteriez y trouver. Interrogez vous sur les valeurs que vous souhaiteriez partager avec vos frères et sœurs. Interrogez-vous au lieu de dénigrer et de vous plaindre, puis discutons tous ensemble et agissons ensemble !

C'est ensemble avec nos différences que nous sommes Eglise, mais c'est seul que nous nous plaignons, ou seulement avec ceux qui nous ressemblent...

Alors on est parti pour rester comme avant, c'était tellement mieux ! ou pour une simplicité heureuse en paroisse ? Amen.